

**MICHÈLE LESBRE**



**ÉCOUTE LA PLUIE**

roman

**SABINE • WESPIESER**  **ÉDITEUR**

Extrait de la publication



# ÉCOUTE LA PLUIE

DU MÊME AUTEUR

CHEZ SABINE WESPIESER ÉDITEUR

*ÉCOUTE LA PLUIE*

2013

*VICTOR DOJLIDA, UNE VIE DANS L'OMBRE*

2013

Noésis, 2001, pour la première édition

*UN LAC IMMENSE ET BLANC*

2011 ; Folio 2013

*NINA PAR HASARD*

2010 ; Folio 2011

Le Seuil, 2001, pour la première édition

*SUR LE SABLE*

2009 ; Folio, 2010

*LE CANAPÉ ROUGE*

2007 ; Folio 2009

*LA PETITE TROTTEUSE*

2005 ; Folio, 2007

*UN CERTAIN FELLONI*

2004

*BOLÉRO*

2003

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*DISPARITIONS BUCOLIQUES*

avec GIANNI BURATTONI

Gallimard, Le Promeneur/Musée de la chasse et de la nature, 2010

*MAIS D'OÙ VENEZ-VOUS ?*

avec SYLVIE GRANOTIER

Le Seuil, 2010

*QUE LA NUIT DEMEURE*

Actes Sud, Babel noir, 1999

*UNE SIMPLE CHUTE*

Actes Sud, Babel noir, 1997

*UN HOMME ASSIS*

Manya, 1993 ; Librio, 2000

*LA BELLE INUTILE*

Le Rocher, 1991

MICHÈLE LESBRE

# ÉCOUTE LA PLUIE

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR  
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI  
2013

© Sabine Wespieser éditeur, 2013

Extrait de la publication

*Quand j'écris sur la mer, sur la tempête,  
sur le soleil, sur la pluie, sur le beau temps,  
sur les zones fluviales de la mer, je suis  
complètement dans l'amour.*

MARGUERITE DURAS





LORSQUE J'AI JETÉ UN ŒIL sur ma montre, hier soir, il était grand temps que je quitte l'agence. J'ai couru jusqu'à la station de métro, je ne voulais pas rater le train pour te rejoindre à l'hôtel des Embruns. Je pensais que, de ton côté, tu étais peut-être sur le chemin de la gare de Nantes. J'essayais de t'imaginer, sac noir sur le dos et petite valise. Depuis que nous ne vivons plus dans la même ville, quelques terrains vagues se faufilent entre nous, ceux de nos imaginaires, qui parfois me font peur. Où es-tu dans l'instant même où je pense à toi, à qui parles-tu ? Pourtant j'aime ces zones d'ombre, elles nous permettent de ne pas laisser l'ennui et l'habitude nous grignoter peu à peu.

Sur le quai du métro, il n'y avait que quelques voyageurs et un vieil homme près duquel je me suis arrêtée. Il portait un imperméable beige et tenait une canne. Sur l'autre quai, une publicité pour des sous-vêtements masculins révélait le corps lisse et hâlé d'un jeune

athlète, peut-être ai-je un souvenir précis de cette affiche à cause du petit homme voûté, de sa canne, de ce face-à-face insolite.

J'attendais la prochaine rame de métro. Sur le mur de faïence, des traces de sang séché dessinaient un relief sauvage où se lisait la violence ordinaire. Il me semble maintenant que le vieil homme, l'affiche et les traces de sang, cette proximité hasardeuse, annonçaient ce qui allait advenir quelques secondes plus tard, mais dans l'instant je n'ai rien perçu de cette menace, j'étais dans la parenthèse de l'attente, j'avais ce train à prendre pour te rejoindre, j'étais déjà un peu en retard.

À un moment, mon regard a croisé le sien. Il m'a souri, je lui ai souri aussi. Il avait une allure assez délurée malgré la canne et sa voussure, une sorte d'élégance fragile, quelque chose de désuet mais de charmant. Je m'en amusais, et puis j'ai pensé à toi, à nous, à notre rendez-vous. Il y avait dans son sourire l'esquisse d'une certitude dont je voulais qu'elle nous ressemble dans ce moment un peu trouble de notre histoire. Son corps paraissait flotter sous l'imperméable. J'ai pensé au jour où nous aurions son âge, à un temps que j'espérais infiniment long, à nos projets de voyage, à l'odeur un peu sucrée de ta peau.

Puis le ronflement sourd de la rame qui s'approchait à grande vitesse a provoqué un frémissement parmi les rares voyageurs. Le vieil homme s'est tourné vers moi avec toujours ce sourire limpide, j'ai cru qu'il allait me demander quelque chose, mais il a sauté sur les rails comme un enfant qui enjambe un buisson, avec la même légèreté.

Des cris se sont mêlés au bruit strident des freins, l'imperméable beige a disparu sous la première voiture, le conducteur a jailli de sa cabine et s'est jeté contre un mur en sanglotant. Tout s'est figé. Une appréhension collective, un effroi tenaient les corps debout avant de les abandonner à l'hystérie. J'ai couru vers la sortie et encore dans la rue, jusqu'à ne plus pouvoir respirer.



J'AI EMPRUNTÉ UN ITINÉRAIRE DE HASARD, m'enfonçant dans la ville comme dans une terre inconnue, en quête d'un endroit où l'image du vieil homme ne m'atteindrait plus, où je n'entendrais plus les crissements des freins ni les sanglots du conducteur. J'avais oublié l'heure du train, je ne pensais à rien, j'étais dans le vertige d'une chute qui n'en finissait pas et, de temps à autre, je m'adossais à une vitrine pour ne pas céder au vide.

Tu étais sans doute déjà à l'hôtel, et de la fenêtre de la chambre tu te laissais bercer par les vagues, mais j'étais incapable alors d'imaginer cet instant, je crois même que j'avais oublié notre rendez-vous, quelque chose s'était rompu et j'étais suspendue au-dessus d'un précipice. C'est ainsi que je me suis perdue, en m'abandonnant à une douce impuissance, naufragée en quelque sorte, tandis que tu étais peut-être à l'abri dans le décor de la chambre qui était devenue nôtre.

Nous réservons toujours la même, nous aimons ce minuscule espace encombré qui s'ouvre sur la plage, les oiseaux de mer qui viennent parfois jusque sur le rebord de la fenêtre et nous donnent l'illusion d'être au large. Nous aimons les draps rêches de madame Odette, sous lesquels nos corps glissent dans des profondeurs silencieuses. Il y a entre ces murs un étrange dépaysement, faisant naître en nous un sentiment naïf et joyeux d'exil qui nous rend frileux et nous jette l'un contre l'autre. Si tu étais déjà là-bas, tu ignorais qu'au même instant je me noyais dans des rues désertes où l'été finissant dévoilait encore des jambes et des dos nus. Tu croyais peut-être m'apercevoir, marchant sur le sable et te faisant signe de me rejoindre. Tu irais bientôt m'attendre à la gare où je ne serais pas, nous n'irions peut-être plus jamais à l'hôtel des Embruns, quelque chose de nous gisait sous les roues du métro. Un bateau avait sombré, que tu ne pouvais apercevoir au-delà des vagues qui te berçaient, tu ne pouvais deviner que le corps d'un vieil homme avait disparu sous une tempête de ferraille, ni que je tournais à droite et à gauche comme si je voulais fausser compagnie à ce qui me poursuivait, l'instant suspendu où l'imperméable beige se déployait comme les ailes d'un oiseau atteint en plein vol. Les sanglots du

conducteur de la rame se faufilaient dans la rumeur de la ville, accompagnaient la chute ralentie du corps, se perdaient et revenaient. J'avancçais comme une somnambule, je t'imaginai sur la plage, je te voyais disparaître dans les vagues, ouvrir les bras et fermer les yeux comme tu le fais lorsque tu es heureux et que tu ne sais comment le dire. Je courais comme une voleuse, on se retournait sur moi, j'ai failli renverser une femme qui tenait son chien en laisse et m'a insultée, j'ai traversé une rue au feu rouge, une voiture s'est immobilisée, un homme en est sorti et a crié des mots dans une langue que je ne connaissais pas, je ne savais plus où j'étais.

Je me suis arrêtée pour reprendre mon souffle. Je ne saurais retrouver la rue, mais je me souviens très bien de la boutique. C'était une minuscule boutique avec en vitrine une robe verte. Je suis entrée sans réfléchir. La vendeuse, une jeune femme enceinte au visage transparent, s'est levée de sa chaise et j'ai montré la robe, vert pomme, très simple, courte mais pas trop, un peu décolletée, avec des plis sur le devant et une ceinture nouée dans le dos, mais tu te moques de ce genre de détails. J'ai dit que je désirais l'essayer. Dans la cabine, une fois déshabillée, j'ai affronté le miroir et je ne me reconnaissais pas, je n'étais plus

la même, l'éclairage sans doute, une lumière blafarde tombait du plafond avec une effarante cruauté.

Je m'efforçais de ne penser à rien. J'ai enfilé la robe, elle m'allait plutôt bien. Je ne mets jamais de robe, était-ce notre rendez-vous qui soudain me donnait cette envie extravagante, ou parce que je voulais me rassurer, me prouver que j'étais vivante ? La jeune femme m'a demandé si elle était à ma taille, j'ai répondu qu'elle était parfaite.

Je l'ai achetée et je suis repartie en décidant de passer chez moi pour t'appeler, te dire que je ne viendrais que ce matin, prétextant un rendez-vous de dernière minute. J'ai cherché le chemin le plus court car je m'étais égarée et je ne savais plus du tout où je me trouvais, je ne savais plus comment reprendre le cours normal des choses, me précipiter quand même à la gare, attraper le premier train possible, je voyais toujours la maigre silhouette du vieil homme dans son envol et la motrice de la rame l'engloutir. Chaque fois je devais m'arrêter quelques secondes pour ne pas tomber avec lui, je veux dire pour ne pas tomber moi aussi.

Quand je suis arrivée devant le bar où nous allons souvent boire un café lorsque tu dors chez moi, j'ai réalisé que j'avais vraiment acheté une robe puisque



je tenais le sac en papier et qu'elle était bel et bien à l'intérieur. C'était comme si je l'avais fait dans une sorte d'inconscience, un geste impossible, en temps ordinaire je ne l'aurais même pas remarquée dans la vitrine. Je t'imaginai soudain me découvrant sur le quai de la gare, ébahi, me demandant si nous étions invités à un thé dansant. Je l'ai déposée sur un banc près du square.

Quand je suis arrivée chez moi, j'ai tout d'abord appelé l'hôtel. Tu n'y étais pas encore. Madame Odette m'a dit, *À ce soir*, j'ai dit, *J'espère*, et ça n'avait aucun sens.

J'ai pris un bain, longtemps. Sur le mur carrelé de blanc je voyais la tache de sang séché, le quai du métro, le corps hâlé du jeune athlète. Je voyais l'imperméable beige s'ouvrir comme une voile de bateau qui chavire, j'ai pleuré.

En sortant de la salle de bains, j'ai repensé à la robe et j'ai décidé d'aller la reprendre. J'ignorais pour quelle raison exactement, je la voulais, c'était tout. Je suis descendue, j'ai traversé la rue et j'ai constaté qu'elle n'était plus sur le banc. J'ai failli pleurer de nouveau en pensant que je faisais n'importe quoi. Il y avait déjà longtemps que l'heure du train était passée.



LA DERNIÈRE FOIS que nous sommes allés à l'hôtel des Embruns, tu revenais de Trieste, tu étais allé faire des photographies du vieux port, de ce qu'il en restait, un immense cadavre abandonné depuis longtemps que la mer érodait et où le silence, selon toi, ne parvenait pas à engloutir la rumeur d'une vie d'avant, celle des hommes au travail, du va-et-vient des bateaux, du chant des grues, d'un passé flamboyant. Tu étais sur le lit quelques-uns de tes clichés en me les commentant. Tu les montrerais à plusieurs galeries en rentrant à Paris. Tu aimais cette ville frontière qui dévale la montagne et où tu avais marché des jours entiers. Tu me montrais la grue Ursus dont le long cou surplombait les ruines alentour et que défendaient quelques nostalgiques refusant sa destruction. Tu avais tes habitudes au café San Marco qu'avaient assidûment fréquenté Umberto Saba, Svevo, Joyce, et sans doute Claudio Magris aujourd'hui. Tu avais trouvé la librairie de Saba,

toujours là plus de cinquante ans après sa mort, dans la rue San Nicolo, identique, me disais-tu, à ce qu'elle est sur les photographies montrant le poète dans son petit univers, où les livres grimpaient et grimpent encore le long des murs, serrés les uns contre les autres et jaunis par le temps. J'aime les villes que tu enfermes dans tes objectifs, tes zooms, tes grands-angles, elles s'offrent à moi dans ton regard et souvent je n'ose imaginer les atteindre tant elles semblent t'appartenir. Je me contente de les rêver grâce à tes images et à tes commentaires.

C'est à l'une de tes expositions que nous nous sommes retrouvés, une rétrospective de ce que tu avais fait à la fin des années soixante à Saint-Ouen, où l'on pouvait voir quelques clichés de la grève chez Wonder, de La Chope des puces où des gitans viennent encore gratter leurs guitares pour les badauds du dimanche, de vies ordinaires. Tes premiers travaux.

Nous nous étions perdus depuis longtemps, je me souviens avoir reconnu ta voix avant même de t'apercevoir parmi les gens qui se croisaient dans la salle. Tu disais que les ciels de Turner reflétaient la tourmente de la révolution industrielle, je te trouvais quelque peu emphatique et me demandais si ces mots étaient les tiens, j'en doutais. Je ne m'étais pas

**ÉCOUTE LA PLUIE.** « Puis le ronflement sourd de la rame qui s'approchait à grande vitesse a provoqué un frémissement parmi les rares voyageurs. Le vieil homme s'est tourné vers moi avec toujours ce sourire limpide, j'ai cru qu'il allait me demander quelque chose, mais il a sauté sur les rails comme un enfant qui enjambe un buisson, avec la même légèreté. »

Avant que le vieil homme ne se jette sur la voie en lui adressant son dernier sourire, la narratrice partait rejoindre l'homme qu'elle aime à l'hôtel des Embruns. Le choc a fait tout basculer. Plutôt que d'aller à la gare, elle s'enfonce dans les rues de Paris pour une longue errance nocturne sous l'orage. Revenue chez elle au petit matin, toujours incapable d'expliquer à son amant pourquoi elle n'était pas au rendez-vous, elle murmure à son intention le récit de sa nuit blanche. Lui, le photographe pour qui les mots ne sont jamais à la hauteur, sera-t-il capable de comprendre l'énigmatique message qu'elle finit par lui laisser: « Écoute la pluie » ?

Avec ce roman dense et bouleversant, Michèle Lesbre poursuit une œuvre lumineuse qu'éclaire le sentiment du désir et de l'urgence de vivre.

*Son douzième livre a été inspiré à Michèle Lesbre par le « petit monsieur de la station Gambetta » à qui est dédié Le Canapé rouge (Sabine Wespieser éditeur, 2007). En même temps que ce nouveau roman, reparaît un récit publié pour la première fois en 2001, hommage à un autre disparu, Victor Dojlida, une vie dans l'ombre.*

*L'essentiel de l'œuvre de Michèle Lesbre, qui vit à Paris, est réuni dans le catalogue de Sabine Wespieser éditeur.*

N° D'ÉDITEUR: 116  
DÉPÔT LÉGAL: FÉV. 2013  
ISBN: 978-2-84805-134-5  
PRIX: 14 €

[www.swediteur.com](http://www.swediteur.com)



**SABINE • WESPIESER**  **ÉDITEUR**

Extrait de la publication